

"Passer légèrement" - L'évocation comme mode de restitution de l'ineffable des imaginaires sociaux d'un lieu

Pavel Kunysz, Université de Liège
10 Juillet 2024 - 16h-16h45

Proposition de communication dans le cadre du congrès AISLF 2024
CR09 -L'imaginaire dans l'expérience collective
[GT07 – Émotions et sociétés]

Abstract

"C'est bien moins pour vous, mon ami, qui n'avez pas vu ces lieux, ou qui, les eussiez-vous visités, ne pouvez maintenant ressentir mes impressions et mes couleurs, que je les parcours avec ces détails, [...] laissez flotter l'image en vous ; passez légèrement ; la moindre idée vous en sera suffisante." Par cette citation de Ste Beuve décrivant Canaan, Bachelard (1957, p.64) illustre la difficulté de restituer ce qui fait un lieu pour ceux qui lui sont attachés. Cet exposé présentera la façon dont l'évocation poétique constitue un mode de restitution utile à l'ethnographie des imaginaires sociaux des lieux. Si l'imaginaire social au sens de Castoriadis (1975, p.8) n'est pas "image de", le rapport imaginaire doit en effet pouvoir être restitué au-delà de la description ou de la représentation. Pour ce faire, cette présentation tire partie de ma recherche doctorale en architecture sur les pratiques de restitution et de transformation des imaginaires de lieux en friche à Liège (Belgique) et Montréal (Québec). Seront exposées les expérimentations poétiques et narratives-descriptives que j'y déploie pour évoquer les rapports d'attachement entretenus par les "communautés imaginées" et s'imaginant au travers de ces lieux. L'évocation y sera présentée comme une stratégie de restitution répondant au caractère ineffable des imaginaires sociaux, au sens de Béguin (2013) et l'imaginaire d'un lieu d'attachement comme une expérience du réel abstraite mais ethnographiquement accessible.

Communication

A. LEVOCATION COMME STRATEGIE FACE A L'INEFFABLE

J'ai donc étudié des imaginaires de lieux d'attachement en utilisant une stratégie de recherche particulière que j'ai regroupé derrière la notion d'évocation. Avant d'y venir cependant, il me semble que, si l'on veut parler d'imaginaire, Il faut peut-être d'abord parler un instant de la nature du réel vis à vis de l'imaginaire.

Prenons donc une division courante en épistémologie ; c'est évidemment un rappel un peu simpliste et schématique. D'un côté, il y a notamment des recherches tombant dans ce que l'on nomme un paradigme positiviste. Là, il existe une essence réelle des choses, que la science peut découvrir. Les outils de ce paradigme, si l'on reprend Corinne Rochette (2016), sont ceux de l'explication par laquelle on met à jour des lois universelles sur le monde.

D'un autre côté, il y a aussi un paradigme interprétativiste, qui envisage l'incapacité à atteindre une telle essence, puisque notre subjectivité est agissante. Dans ce cas, toujours pour Rochette, la science est plutôt l'affaire de description ou d'explicitation du vécu des acteurs de façon à partager ces subjectivités multiples. Jusque là, je ne vous apprend pas grand-chose, évidemment.

Dans le cadre de ma thèse doctorale, c'était pourtant une division qui m'a posé pas mal de souci. J'y ai étudié les imaginaires sociaux de deux lieux dits « abandonnés », c'est-à-dire des friches urbaines : celle de l'hôpital de Bavière, à Liège, en Belgique, et celle du Champ des Possibles, ancienne gare de triage du Mile End, à Montréal. Dans les deux cas, j'ai relevé les histoires et les attachements qu'une variété de personnes entretenaient envers ces espaces : des habitants, des squatteurs, des militants, des artistes, des promeneurs de chiens, entre autres choses. Tous et toutes avaient en commun dans ces entretiens qu'ils m'accordaient de me donner bien plus que des faits à expliquer ou des souvenirs à transmettre mais aussi des émotions fortes, des liens logiques ou non entre les choses et les êtres qui faisaient, pour eux, ces lieux. Ils me faisaient comprendre à chaque fois un nouveau monde qui était propre à eux même et à une communauté à laquelle ils appartenaient, que celle-ci soit aussi petite qu'une famille ou un groupe d'ami ou aussi grande qu'une ville ou un parti politique.

Il me donnaient à voir ce que j'appelle des imaginaires sociaux de ces lieux, un terme que je reprends du géographe Bernard Debarbieux, lui-même s'inspirant des travaux de Castoriadis, c'est à dire « *un arrière-plan des schèmes de pensée et d'actions partagées au sein d'un collectif. [...] cet imaginaire n'est pas un simple attribut d'une société, mais la condition même de son existence en tant que telle : l'imaginaire participe de l'institution d'une société, et cadre donc les institutions sociales plus spécifiques qui organisent son fonctionnement.* » Les imaginaires sociaux de Bavière ou du Cdp articulent ces espaces, leurs populations, les valeurs, symboles et attachements qui les lient, instituant ces lieux comme autant d'espaces spécifiques, et autant de micro-sociétés qui font sens pour celles et ceux qui les habitent, ce que j'ai appelées des Communautés imaginées, pour détourner l'expression de Anderson (1983).

Il m'est en fait apparu par les témoignages des personnes interrogées qu'un lieu d'attachement possède un caractère insaisissable, qui s'exprime notamment par ses imaginaires sociaux. Celui-ci constitue un obstacle de taille dans la réalisation d'une étude scientifique sur le sujet, si l'on reprend les paradigmes précédents. Expliquer l'imaginaire social, un peu comme le font les travaux sur les représentations sociales et leur structuration, met de côté les ressentis forts et subjectifs qui habitent ces imaginaires.

Expliciter ces imaginaires revient à les décrire du mieux qu'on le peut.

Mais alors voilà notre problème : comment exprimer cet insaisissable ? Comment donner à voir une matière profondément abstraite, fluctuante et qui résiste à la description ?

Cette difficulté à dire s'exprime dans les propos des imagineurs de ces lieux interrogés: à peine commencé, ils me diront souvent n'avoir rien à dire sur le sujet. S'en suivaient des échanges d'une à trois heures, qui ne laissaient pas de doute quant à l'importance que recouvre Bavière en général pour eux, et pour les Liégeois.

Moi-même, face à la diversité des récits faits quant à Bavière ou au CdP, j'ai constaté une incapacité grandissante à exprimer de façon cohérente ces choses qui m'étaient transmises. Je ne savais plus dire. Les façons de parler des lieux se chevauchent, se contredisent, sont changeantes d'acteurs en acteur, mais aussi dans les discours de mêmes personnes.

Face à cette situation, une détresse similaire à celle de mes interlocuteurs a fini par me paralyser : comment développer des outils de captation et de restitution pertinents, une narration juste et non pas écrasante de la diversité constatée ?

Je retrouve là l'objectif que se donnaient Tony Adams, Stacy Holman Jones et Carolyn Ellis lorsqu'ils défendent l'autoethnographie, en 2015 : «La vie sociale est désordonnée, incertaine et émotionnelle. Si nous souhaitons enquêter sur la vie sociale, nous devons accepter une méthode de recherche qui, autant que se peut, et que nous le pouvons, reconnaît et s'arrange du désordre et du chaos, de l'incertitude et de l'émotion.»

J'ai trouvé chez le philosophe Vincent Béguin (2013) une distinction qui m'a été utile. A Partir de la pensée néo-platonicienne de Damascius, Béguin met en valeur l'opposition subtile, mais importante entre indicible et ineffable. L'indicible renvoie à ce qui ne peut être dit : une insuffisance du langage pour considérer certaines expériences. L'ineffable, lui, renvoie au caractère d'expériences qui dépassent l'entendement, qui ne pourraient jamais être complètement racontées. Le sens de l'ineffable serait "*celui d'une fuite ou d'un retrait, dont le langage n'est que la manifestation et donc l'instrument de dévoilement privilégié, et pas tant d'une seule impossibilité de dire.*" (Béguin 2013, p.563). L'indicible se confond avec la recherche positiviste de la détermination et de la volonté de nommer les choses : dans l'indicible, on développe le langage pour dire ce que l'on n'arrive pas à dire.

L'ineffable, lui, amène à une acceptation de ce qui va au-delà du langage, de ce qui n'est pas exprimable. Pour Béguin, l'ineffable amène à comprendre les limites de nos outils de communication. il relève que, chez Damascius, l'ineffable ne s'oppose pas aux tentatives d'évocations. Plutôt, l'ineffable existe à travers ces tentatives.

Face à la démultiplication des récits concernant les lieux Bavière et du Champ des Possibles, les penser ineffable autorise donc non pas à baisser les bras et se contenter de ce constat, mais à développer des dispositifs acceptant foncièrement les limites du langage et la non exhaustivité de l'expérience transmise.

C'est dans ce sens que je me suis employé dans cette thèse à développer des dispositifs d'évocation, complémentaires à ceux existant d'explication ou d'explicitation. J'y ai mené des expérimentations narratives. Celles-ci visaient à reconnaître mon incapacité à dire les lieux et leurs imaginaires sans renoncer à transmettre quelque chose de cet ineffable.

C'est une stratégie que l'on retrouve déjà chez Bachelard. Dans *La Poétique de l'Espace* (1957), il développait cette difficulté à dire et lui propose une réponse qui m'a permis de mieux situer ce que pourrait recouvrir l'évocation. Il utilise notamment une citation de Sainte-Beuve décrivant le domaine de Canaan, d'où je tire le titre de mon intervention aujourd'hui :

"C'est bien moins pour vous, mon ami, qui n'avez pas vu ces lieux, ou qui, les eussiez-vous visités, ne pouvez maintenant ressentir mes impressions et mes couleurs, que je les parcours avec ces détails, [...] laissez flotter l'image en vous ; passez légèrement ; la moindre idée vous en sera suffisante."

Pour Bachelard, l'évocation poétique doit être au centre du travail de topo-analyse qu'il propose du logis (Bachelard 1957, p. 66-67) :

« *Les valeurs d'abri [du logis] sont si simples, si profondément enracinées dans l'inconscient qu'on les retrouve plutôt par une simple évocation que par une description minutieuse. [...] Pour évoquer les valeurs d'intimité, il faut, paradoxalement, induire le lecteur en état de lecture suspendue. C'est au moment où les yeux du lecteur quittent le livre que l'évocation de la chambre peut devenir un seuil d'onirisme pour autrui.* » (p.66-67)

L'approche que j'ai développée dans mes expérimentations narratives tient de cette évocation, qui répond donc à l'ineffable des imaginaires sociaux des lieux. Cela signifie accepter que certaines choses -peut-être toutes, en réalité- ne peuvent effectivement être dites, décrites ou expliquées. On ne peut les dire, mais on peut les raconter, tenter d'en faire ressentir l'expérience à autrui. Ainsi, un roman, un film, un tableau n'est pas une description ou une explication de la réalité. Pourtant, ces oeuvres apportent, à leur manière, des expériences intérieures qui contribuent à saisir le monde autrement. Ces expériences se fondent sur l'évocation de caractères ineffables des réalités vécues.

B. EXPERIMENTATIONS EVOCATRICES

Je vous propose donc ici trois expérimentations, parmi d'autres, que j'ai développées pour tenter d'évoquer les imaginaires sociaux de deux lieux, plutôt que de les expliquer ou les décrire. Je vais d'abord vous présenter les modalités de ces trois propositions et ce qu'elles ont provoqué, pour ensuite en proposer quelques conclusions transversales.

La machine à récit

Une première expérimentation, qui a amorcé ma réflexion, provient d'une collaboration avec l'artiste Olivier Patris (Diagonal Market, Liège) autour de son projet de « machine à récits ». Cette ancienne cabine téléphonique permettait au visiteur, appelé par sa sonnerie, d'entendre des récits (anecdotes, histoires, poèmes, slams...) concernant Bavière que nous avions collectés et enregistrés. Certains de ces récits étaient directement issus de texte d'archives ou d'entretiens, d'autres étaient des fictions produites au travers de workshops artistiques ; certains étaient narratifs, d'autres plus abstraits et poétique ; certains étaient récités par les personnes concernées, d'autres étaient interprétés par des acteurs. Tous étaient accessibles aléatoirement à l'écoute par les passants lors de deux événements culturels d'un week-end chacun en 2022.

Une première réaction à ce dispositif est l'émotion ; les auditeurs et auditrices ont souvent manifesté des réactions fortes face à ces récits -larmes, tremblements, rires- qu'ils complétaient ensuite de récits personnels sur un frère qu'ils ont perdu dans cet hôpital ou d'autres expériences spécifiques. Ils et elles ont trouvé dans cette expérience, pour paraphraser Bachelard, « *quelques sonorités vraies, [...] une voix si lointaine [...] qu'elle [est] la voix que tous entendent quand ils écoutent à fond de mémoire* ».

Pourtant l'information contenu dans les récits est limitée : ce sont des poèmes, des fictions, des documents d'archives ou des récits biographiques très spécifiques. Deux éléments interviennent, à mon sens ; celui du souvenir d'abord, où une expérience vécue et racontée par l'un résonne avec celle d'un autre. Le dispositif désuet de la cabine téléphonique joue bien entendu dans l'entrée dans ce monde du souvenir.

Un autre élément est celui de l'oralité ; la voix, avec ses qualités expressives particulières, son rythme, ses pauses, ses hésitations, sa musicalité, sa profondeur, transmise dans le creux de l'oreille par le lourd

combiné téléphonique provoque un rapport intime particulier qui rappelle les récits au coin du feu, ou les contes de l'enfance et est sans doute plus prompt que d'autre à induire ce rapport émotionnel à la mémoire. Par là, ce dispositif provoque une forme d'entrée et de participation à des imaginaires sociaux spécifiques de cet hôpital abandonné, mettant en relation intime des personnes et des espace-temps bien distincts.

Faire parler les objets

Par ailleurs, cette collaboration a permis de sérier et de retravailler les récits transmis par les informateurs quant à Bavière d'autres expériences de communication dans des contextes scientifique de colloques et de séminaires doctoraux. A ces occasions, j'ai ré-exploré ces récits à partir de trois objets (un miroir ; une alèze ; une voile), devenant les points de départ pour évoquer poétiquement les imaginaires sociaux de Bavière selon trois communautés imaginées.

Ces interventions étaient structurées selon un cadre précis et systématique : 1) la monstration de l'objet, présent physiquement, 2) sa description objectivante, énoncée à haute voix, 3) un récit narratif et biographique d'une personne liant cet objet à Bavière et à une communauté spécifique.

Il s'agit là d'un autre dispositif, dans le cadre de la restitution scientifique cette fois-ci. Cependant, amener un miroir ou une voile dans une salle de séminaire n'est pas anodin ; il génère de l'attention et de la surprise, et crée des conditions pour entretenir un rapport particulier à la communication qui est faite. L'objet matériel qui est montré et décrit fait basculer l'auditeur dans le monde qui est raconté, il génère une forme de suspension volontaire de l'incrédulité qui me semble nécessaire à la transmission d'imaginaires sociaux.

A l'occasion d'un de ces colloques, un collègue a souligné un autre aspect servant à cette transmission et qui a trait à l'expérimentation précédente. L'oralité est bien centrale, encore une fois, mais ce n'est pas seulement la voix qui y joue un rôle mais *ma* voix. Pas tant que j'ai une voix extraordinaire de bariton ou que j'a une grande expérience d'acteur. *Ma* voix, parce que j'ai rencontré et écouté ces personnes, que j'ai vécu de façon empathique leurs récits et leurs émotions, que j'ai collecté ou relevé ces objets dont je parle. Ma voix occupe là un rôle qui, dans ces moments, a traduit des émotions et un effet de réalité auxquelles les audiences ont souvent été sensibles et leur a donné à vivre ces objets et imaginer ces situations.

Une thèse-objet pour raconter

Ces dernières expérimentations narratives ont été déterminantes pour la forme qu'a pris la thèse et son écriture. Un premier prototype de portrait des imaginaires de Bavière et du Champ des Possibles a d'abord été dressé en mai 2023 sur base des expérimentations de récit par les objets pour ensuite prendre la forme du manuscrit de thèse que j'ai donc défendu en mars dernier.

Si l'oralité n'y trouve plus d'espace, la place de l'image, sous forme de photographie et de dessins y occupe un rôle important. Pour Castoriadis (1975, p.8) l'imaginaire n'est pas « image de », puisqu'il est (re)création permanente et fluctuante de la société. Pour autant, l'évocation des imaginaires gagne à être faite au travers des interactions spécifiques qui peuvent se tisser entre un texte de nature poétique et des images intrigantes. Les objets manipulés font l'objet à la fois d'une description objectivante, d'une photographie in situ, d'un dessin à la main et d'un récit biographique et poétique. En multipliant ces mediums (la description, le dessin, la photographie, le récit) je m'emploie à ne pas fixer une image de ces imaginaires, mais à générer un certain doute qui se déroule entre les médiums et permet au lecteur de générer un monde intérieur propre en lien aux imaginaires évoqués. J'ai par ailleurs poursuivi cette démarche dans le montage lui-même de l'objet thèse, dans sa mise page, son graphisme et son édition, dans une autre collaboration artistique, ici avec Maxime Gillot.

C. ANALYSE TRANSVERSALE

Sur base de ces trois tentatives de transmettre des imaginaires sociaux sans les expliquer ni les décrire, je vous propose donc à présent quelques éléments d'analyse transversale qui me semblent utiles pour dresser des éventuels cadres méthodologiques de l'évocation.

1 – Des dispositifs de suspension volontaire de l'incrédulité

Une cabine téléphonique, placer un miroir dans un amphithéâtre et le raconter, manipuler la narration et la mise en page au sein d'une thèse ; ces trois dispositifs ont en commun de se baser sur la création d'un cadre de suspension volontaire de l'incrédulité, au sens classique des études littéraires. Ce sont des tentatives de dispositifs d'enchantement, au sens de Yves Winkin, elles autorisent à sortir d'un rapport strictement objectivant à la réalité pour entrer volontairement dans d'autres mondes, faits de valeurs, de symboles, de fictions et de souvenirs qui ne sont pas les nôtres mais constituent l'imaginaire social de groupes précis.

Ce sont par ailleurs des dispositifs au sens qui est couramment utilisé au sein des démarches artistiques. Ces trois expérimentations convoquent une réflexion plastique, expressive voire poétique. Le style, le rythme, la matière, le graphisme voire la performance sont là des outils pour explorer les modalités de transmission de ces imaginaires.

2 – Provoquer des échos intérieurs

Toujours suivant Winkin, ces dispositifs sont efficaces parce qu'ils rencontrent des dispositions particulières des participants. Ainsi tous les auditeurs ou lectrices n'auront pas l'exacte même réception suivant qu'ils partagent ou non un passé, ou une histoire familiale avec ces lieux par exemple. Pour autant, plusieurs personnes m'ont également témoigné d'émotions et d'une empathie similaire issue d'autres expériences, qu'elles se soient passées dans des espaces, ou selon des schémas similaires à ceux évoqués. Ainsi, ces dispositifs partent d'un vécu spécifique, non plus pour l'analyser en détail et le décortiquer, mais pour provoquer des sortes d'échos, notamment émotionnels, et reproduire une condition intérieure qui permet de saisir un ordre du monde alternatif, ce qui fait sens pour une communauté structurée autour d'un lieu étranger à soi.

3 – Pluraliser au service du trouble

Enfin, un troisième aspect transversal de ces dispositifs est leur repos sur une pluralisation des récits et formes. Pluralisation des récits, puisqu'une multitude de groupes sociaux sont présentés à travers ceux-ci (3 dans les communications, 25 dans la thèse et plus d'une cinquantaine dans le cas de la cabine). Pluralisation des formes, ensuite, par la succession d'images (photographiques et dessinées) et de textes (descriptifs et narratifs) qui traitent d'un même objet. Dans les portraits de Bavière et du Champ des Possibles comme dans la cabine, les récits et objets sont des fenêtres vers les mondes imaginaires des communautés imaginées que j'ai rencontrées. Celles-ci correspondent sans correspondre ; elles sont des « concordances discordantes » qui font « hésiter l'ordre », pour reprendre Ricoeur (2016 [1996]). Le lecteur attentif relèvera des différences entre une description et un dessin, se posera des questions sur la véracité d'un récit en rapport à l'objet. La fracture entre fiction et réel, imaginaire et réalité se dissipe au service d'une intégration d'une pluralité d'altérités sociales. Ces écarts sont l'occasion d'activer le rapport au caractère ineffable de ces imaginaires de lieux et de bien situer le propos dans l'évocation, à l'instar de dispositif d'explication ou d'explicitation.

APPORT DES DISPOSITIFS D'EVOCATION

Pour conclure, je souhaite constater quelques apports et quelques limites de ces expérimentations dans la pratique de l'évocation au service de la transmission des imaginaires sociaux.

- Par celles-ci, il m'apparaît bien que les imaginaires d'un lieu d'attachement est une expérience du réel abstraite mais ethnographiquement accessible et transmissible, notamment par cette stratégie d'évocation

- Ensuite, cette transmission se déroule notamment dans un rapport à l'émotion et au souvenir mais elle n'est pas simplement individuelle, il ne s'agit pas juste d'un mécanisme de transposition ou de reconnaissance d'une expérience de l'un vis à vis de l'autre. L'évocation permet, à mon sens, de toucher au caractère socialisé de ces imaginaires : à travers ces expérimentations, l'auditeur ou le lecteur empathise, s'imagine un instant « comme » l'autre, et perçoit une forme d'ordre du monde différente.

- Enfin, il m'apparaît que les pratiques artistiques et expressives (qu'elles soient plastique, graphique, littéraire ou poétique) sont un support clé pour creuser l'apport de l'évocation aux pratiques d'ethnographie des imaginaires sociaux.

LIMITES DES DISPOSITIFS D'EVOCATION

Je conclurai enfin sur quelques limites et perspectives qu'il faut aussi voir dans ces expérimentations.

- Elles sont d'abord liées à un contexte spécifique, celui de lieux d'attachement fort (un hôpital centenaire, un lieu de mobilisation sociale). Ces dispositifs sont agissant en grande partie parce que ces attachements sont forts et partagés par un grand nombre de personnes. Quid alors d'autres espaces, plus banals encore que ces terrains vagues ? Quid aussi d'imaginaires sociaux qui ne sont pas spatialisés, s'il y en a ? Peut-on déployer des dispositifs similaires pour traiter des imaginaires de l'économie, de la maladie ou de la science-fiction, par exemple ?

- Une seconde limite à identifier est la difficulté à évaluer et objectiver la transmission de ces imaginaires. A quel point cette évocation est-elle efficace, et comment le savoir ? Que passe-t-il véritablement de ces imaginaires sociaux, au-delà de la réaction émotionnelle et de ce qu'on me dit spontanément ? Parce qu'elle repose sur des éléments où l'objectivité trouve peu sa place (la pratique artistique, l'émotion et la sensibilité, les imaginaires sociaux eux-mêmes), il apparaît difficile de fixer des critères d'évaluation de cette stratégie d'évocation. On pourrait ainsi s'interroger légitimement : à quel moment quitte-on le champ scientifique pour entrer dans celui du littéraire ou de l'artistique ? Peut-être conviendrait-il donc, à terme, de développer de tels critères d'évaluation de l'évocation si l'on veut faire admettre de telles stratégies dans nos pratiques scientifiques.

- Cela amène enfin à une troisième limite qui est une forme de corollaire de la seconde ; mes pratiques de recherche restent difficiles à valoriser dans le contexte scientifique institutionnels. J'y emploie d'abord une subjectivité assumée, une position de chercheur autant que d'auteur qui peut être difficile à accepter dans certains cercles et certains paradigmes scientifiques. De même, les pratiques centrées sur l'oralité, l'histoire contée ou la performance restent à la marge de nos pratiques scientifiques et peuvent étonner voire repousser. Cela rejoint le constat de Colette Pétonnet qui, en 1982, en conclusion de son observation flottante du Père Lachaise, demandait « *y a-t-il dans la communauté scientifique un lieu pour raconter ?* ».

Le champ des sciences sociales et humaines a largement évolué en quarante ans, et ces quelques expérimentations faites dans des cadres scientifiques témoignent qu'il existe bien, parfois, à certains endroits, des lieux pour raconter. Pour autant, dans les nombreux cadres plus formels du milieu

scientifique, les conventions demeurent difficiles à franchir à la fois pour assumer et faire reconnaître que raconter et se raconter puisse être une activité scientifique en soi.

C'est sans doute un chantier important qui s'ouvre lorsque je propose que l'on puisse parler d'ineffable et d'évocation comme des concepts utiles à l'ethnographie, que l'on puisse « passer légèrement » de façon sérieuse, en somme. Ces expérimentations invitent donc à ouvrir ce chantier méthodologique et conceptuel qui me paraît fertile ; c'est une proposition à ne pas seulement expliquer ou décrire les imaginaires sociaux, mais aussi à les évoquer, comme une pratique complémentaire à l'étude de cet objet.

